

STEPHEN
KING

LAURIE



ALBIN MICHEL

LAURIE

Stephen King

LAURIE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch*

Albin Michel

Édition originale
© 2019 by Stephen King

Traduction française
© Éditions Albin Michel S.A., 2019

1

Six mois après la mort de celle qui était sa femme depuis quarante ans, Lloyd Sunderland reçut la visite de sa sœur qui avait fait le trajet entre Boca Raton et Caymen Key. Elle amena dans ses bagages un chiot gris foncé qu'elle présenta comme un border collie croisé avec un mudi. Lloyd ignorait ce qu'était un mudi, et il s'en fichait.

« Je ne veux pas d'un chien, Beth. C'est même la dernière chose dont j'aie envie. J'ai déjà du mal à m'occuper de moi.

– Ça se voit, répondit sa sœur en ôtant au chien qui ressemblait à un jouet sa petite laisse. Combien de kilos tu as perdus ?

– J'en sais rien. »

Elle le jaugea.

«Sept ou huit, je dirais. Tu pouvais te le permettre, mais pas plus. Je vais te préparer un *sausage scramble*¹. Avec des toasts. Tu as des œufs ?

– J’ai pas envie d’un *sausage scramble*», répondit Lloyd en observant le chiot, qui était une chienne. Elle était assise sur le tapis blanc à poils longs et Lloyd se demandait combien de temps allait s’écouler avant qu’elle laisse sa carte de visite. Ce tapis avait besoin d’un bon coup d’aspirateur, et peut-être même d’un shampoing, mais au moins, personne n’avait jamais fait pipi dessus. La chienne le regardait avec ses yeux couleur d’ambre. On aurait pu croire qu’elle l’étudiait.

«Alors, tu as des œufs, oui ou non ? demanda Beth.

– Oui, mais...

– Et des saucisses ? Non, évidemment. Je parie que tu te nourris de gaufres surgelées et de soupe Campbell. J’irai en acheter au Publix. Mais avant,

1. Œufs brouillés avec des saucisses et du fromage. (N.d.T.)

je vais faire l'inventaire de ton frigo, pour voir de quoi tu as besoin. »

De cinq ans son aînée, Beth avait quasiment élevé Lloyd après la mort de leur mère et, enfant, il n'avait jamais été capable de s'opposer à elle. Aujourd'hui qu'ils étaient vieux l'un et l'autre, il n'en était toujours pas capable, et encore moins depuis la disparition de Marian. Lloyd avait l'impression d'avoir perdu ses tripes, il n'y avait plus qu'un trou à la place. Elles reviendraient peut-être, peut-être pas. Soixante-cinq ans, c'était un peu trop tard pour une régénération d'organes. Mais un chien... Ça, il s'y opposerait. Quelle mouche avait donc piqué Bethie ?

« Je ne la garde pas, déclara-t-il en s'adressant au dos de sa sœur qui marchait vers la cuisine sur ses longues jambes de cigogne. Tu l'as achetée, tu la remportes avec toi.

– Je ne l'ai pas achetée. Sa mère est une vraie border collie qui s'est échappée et s'est accouplée avec le chien du voisin. Un mudi. La propriétaire de la chienne a réussi à donner les trois autres chiots, mais celui-ci, l'avorton, personne n'en a voulu. Le mari, un petit maraîcher, s'appêtait à

Laurie

l'emmener au refuge quand j'ai vu la pancarte clouée à un poteau téléphonique en passant :
QUI VEUT UN CHIEN ?

– Et tu as pensé à moi. »

Lloyd continuait à observer la chienne, qui l'observait elle aussi. Ses oreilles dressées semblaient être ce qu'il y avait de plus grand chez elle.

« Oui.

– Je suis en deuil, Beth. »

Elle était la seule personne à qui il pouvait faire cet aveu brutal, et c'était un soulagement.

« Je sais. »

Des bouteilles s'entrechoquèrent dans la porte du réfrigérateur. Lloyd vit l'ombre de sa sœur s'étendre sur le mur quand elle se pencha pour remettre de l'ordre. Elle ressemble vraiment à une cigogne, pensa-t-il alors. Une cigogne humaine, sans doute immortelle.

« Une personne en deuil a besoin de s'occuper l'esprit. Et de s'occuper de quelque chose. Voilà ce que je me suis dit en voyant cette pancarte. La question n'est pas de savoir qui veut un chien, mais qui a *besoin* d'un chien. Et c'est toi. Ah, bon

Laurie

sang, ce frigo est une vraie culture de moisissures. Je suis écœurée. »

Le chiot se leva, fit un pas timide vers Lloyd, puis changea d'avis (si tant est qu'il puisse en avoir un) et se rassit.

« Garde-le, toi, dit Lloyd.

– Pas question. Jim est allergique.

– Tu as deux chats, Bethie. Il n'est pas allergique aux chats ?

– Si. Et deux chats, ça suffit. Mais si tu le prends comme ça, je la ramènerai au refuge de Pompano Beach. Ils leur donnent trois semaines avant de les euthanasier. Elle est adorable avec son pelage gris. Peut-être que quelqu'un l'adoptera avant la fin de ce délai. »

Lloyd leva les yeux au plafond, bien que sa sœur ne puisse pas le voir. Il avait souvent eu la même réaction, à huit ans quand Beth menaçait de lui donner cinq fessées avec sa raquette de badminton s'il ne rangeait pas sa chambre. Certaines choses ne changent jamais.

« Mesdames et messieurs, s'exclama-t-il, admirez Beth Young dans son grand numéro de culpabilisation. »

Laurie

Elle ferma le réfrigérateur et revint dans le salon. Le chiot lui jeta un bref regard, avant de continuer à observer Lloyd.

« Je vais au Publix, où j'en aurai certainement pour plus de cent dollars. Je te rapporterai le ticket de caisse pour que tu me rembourses.

– Et qu'est-ce que je suis censé faire pendant ce temps ?

– Si tu faisais connaissance avec ce petit chiot sans défense que tu vas envoyer à la chambre à gaz ? » Elle se baissa pour tapoter la tête de l'animal. « Regarde ces yeux pleins d'espoir. »

Ce que Lloyd voyait dans ces yeux ambrés, c'était uniquement une grande concentration. Un jugement.

« Et si elle pisse sur le tapis, je fais quoi ? Marian venait de l'acheter quand elle est tombée malade. »

Beth montra la laisse minuscule sur le tabouret bas.

« Va la promener. Présente-lui les massifs de Marian, qui ont besoin d'être taillés, soit dit en passant. Et puis, franchement, un petit pipi ne changera pas grand-chose : ce tapis est sale. »

Laurie

Elle prit son sac à main et se dirigea vers la porte. Ses jambes maigres fendaient l'air avec leur prétention d'autrefois.

« Un animal est le pire cadeau qu'on puisse faire à quelqu'un, lança Lloyd. Je l'ai lu sur Internet.

– Où tout est vrai, j'imagine. »

Beth se retourna vers son frère avant de sortir. La lumière crue de septembre sur la côte ouest de la Floride tomba sur son visage, soulignant le rouge à lèvres qui avait coulé dans les ridules autour de sa bouche, ses paupières qui commençaient à s'affaïsser sous les yeux et le fragile réseau de veines qui palpitait au creux de sa tempe. Elle aurait bientôt soixante-dix ans, songea-t-il. Sa sœur dynamique, athlétique, aux idées bien arrêtées, et qui ne faisait jamais aucune concession, était vieille maintenant. Et lui aussi. Ils apportaient la preuve que la vie n'est rien d'autre qu'un rêve furtif, par un après-midi d'été. Mais Bethie avait encore son mari, deux enfants adultes et quatre petits-enfants : la belle multiplication de la nature. Lui, il avait eu Marian, mais Marian n'était plus là, et il n'avait pas d'enfants. Devait-il

remplacer son épouse défunte par un chienne bâtarde ? Une idée aussi cucul et stupide qu'une carte d'anniversaire de chez Hallmark, et aussi peu réaliste.

« Je ne la garde pas. »

Sa sœur lui adressa le même regard qu'à treize ans, celui qui indiquait que la raquette de badminton n'allait pas tarder à faire son apparition s'il ne s'activait pas.

« Si, répliqua-t-elle. Au moins jusqu'à ce que je rentre du Publix. J'ai d'autres courses à faire, et les chiens meurent dans les voitures quand il fait trop chaud. Surtout les petits chiens. »

Elle ferma la porte. Lloyd Sunderland, retraité, veuf depuis six mois, qui avait perdu tout intérêt pour les plaisirs de la table (et tous les autres plaisirs de la vie), resta assis face à cette visiteuse indésirable sur son tapis à poils longs. La chienne l'observait elle aussi. « Qu'est-ce que tu regardes comme ça, idiotte ? »

La chienne se leva et marcha vers lui. Elle se dandina plus exactement, comme si elle avançait entre des hautes herbes. Elle se rassit, près du pied gauche de Lloyd, et leva la tête. Lloyd

Laurie

avança la main, timidement, craignant de se faire mordre. Mais au lieu de cela, le chiot le lécha. Lloyd prit la laisse miniature et l'attacha au petit collier rose.

« Allez, viens. Lève-toi de ce tapis avant qu'il soit trop tard. »

Il tira sur la laisse. La chienne resta assise, sans cesser de le regarder. Lloyd soupira et la prit dans ses bras. Elle lui lécha la main de nouveau. Il l'emporta dehors et la posa dans l'herbe, qui avait besoin d'être tondue; à tel point que la petite chienne disparaissait presque. Beth avait raison au sujet des fleurs également. Elles faisaient peine à voir; la moitié étaient aussi mortes que Marian. Cette pensée le fit sourire, même s'il avait honte de sourire d'une telle comparaison.

La chienne se dandinait de plus belle dans l'herbe. Après une dizaine de pas, elle baissa l'arrière-train pour faire pipi.

« C'est bien, mais je ne te garderai pas pour autant. »

Pourtant, il soupçonnait déjà que, lorsque Beth repartirait à Boca, la chienne ne serait pas du voyage. Non. Cette visiteuse indésirable serait

Laurie

encore ici, avec lui, sous son toit, à moins d'un kilomètre du pont à bascule qui reliait le récif au continent. Ça ne marcherait pas ; il n'avait jamais eu de chien, mais en attendant de trouver quelqu'un à qui la donner, cela lui ferait peut-être une occupation, au lieu de regarder la télé ou de rester assis devant son ordinateur pour jouer au solitaire ou surfer sur des sites qui lui avaient paru intéressants quand il avait pris sa retraite, et qui maintenant l'ennuyaient à mourir.

Quand Beth revint, presque deux heures plus tard, Lloyd avait regagné son fauteuil, et la chienne dormait sur le tapis. Sa sœur, qu'il adorait, mais qui l'avait agacé toute sa vie, l'agaça encore un peu plus ce jour-là en rapportant beaucoup plus de choses que prévu. Elle avait acheté un énorme sac d'aliments pour chien (bio, évidemment) et un gros pot de yaourt nature (ajouté à ceux-ci, c'était censé renforcer le cartilage des oreilles du chiot, lesquelles ressemblaient à des paraboles). Lui étaient également destinés des alèses spéciales, un coussin, trois jouets à mâchonner (dont deux produisaient un couinement exaspérant), et un parc à bébé. Pour

Laurie

l'empêcher de se promener partout la nuit, expliqua Beth.

« Bon sang, Bethie, combien ça a coûté ? »

– C'était en solde chez Target, répondit-elle, esquivant la question d'une manière qu'il connaissait bien. Et c'est un cadeau. Alors, maintenant que j'ai acheté tout ça, tu veux encore que je la reprenne ? Dans ce cas, tu te débrouilleras pour tout rapporter au magasin. »

Lloyd avait l'habitude de se laisser dominer par sa sœur.

« Je veux bien faire un essai, mais sache que je n'apprécie pas qu'on m'impose cette responsabilité. Tu as toujours été très autoritaire. »

– Oui. Avec une mère décédée et un père présent mais foncièrement alcoolique, je n'avais pas le choix. Alors, ce *scramble* ?

– Allons-y.

– Elle a fait pipi sur le tapis ?

– Non.

– Ça va venir. » Cette perspective semblait réjouir Beth. « Et ça ne sera pas une grande perte. Comment vas-tu l'appeler ? »

Si je lui donne un nom, ça deviendra ma

Laurie

chienne, pensa Lloyd, mais il devinait que c'était déjà le cas. Depuis ce premier coup de langue hésitant. Tout comme Marian était devenue sa femme depuis leur premier baiser. Encore une comparaison stupide, mais pouvait-on contrôler le cheminement de son esprit ? Pas plus qu'on ne pouvait contrôler ses rêves.

« Laurie, dit-il.

– Pourquoi Laurie ?

– Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça.

– Très bien. »

Laurie les suivit dans la cuisine. En se dandinant.

2.

Lloyd recouvrit le tapis blanc à poils longs des alèses pour chiot et installa le parc dans sa chambre (non sans se coincer les doigts), après quoi il se rendit dans son bureau, alluma son ordinateur et se lança dans la lecture d'un article intitulé *Vous voilà avec un chiot à la maison !* Arrivé au milieu de l'article, il prit conscience que Laurie était assise à côté de son pied et le regardait. Il décida alors de lui donner à manger et découvrit une flaque de pipi sous l'ouverture voûtée qui séparait le salon de la cuisine, à moins de vingt centimètres de l'alèse la plus proche. Il prit la chienne dans ses bras, la posa à côté du pipi et dit : « Pas ici. » Il la déposa ensuite sur l'alèse immaculée. « Tu fais ici. »

Laurie

Laurie leva les yeux vers lui et retourna dans la cuisine, de sa démarche chaloupée caractéristique. Elle s'allongea devant la cuisinière, la truffe posée sur une patte, pour observer Lloyd. Celui-ci prit une poignée de feuilles de papier absorbant. Il devinait qu'il allait en utiliser une grande quantité au cours des jours à venir.

Une fois la flaque de pipi nettoyée (une toute petite flaque, il faut le préciser), il versa un quart de tasse de nourriture pour chien (la dose recommandée, d'après *Vous voilà avec un chiot à la maison !*) dans un bol et mélangea avec du yaourt. La chienne ingurgita le tout de bon cœur. Alors que Lloyd la regardait manger, son téléphone sonna. C'était Beth qui l'appelait d'une aire de repos, quelque part dans la cambrousse autour d'Alligator Alley.

« Il faut que tu l'emmènes chez le vétérinaire. J'ai oublié de te le dire.

– Je sais, Bethie. »

C'était dans *Vous voilà avec un chiot à la maison !*

Elle continua sur sa lancée comme s'il n'avait rien dit. Encore un trait de caractère qu'il connaissait bien.

Laurie

« Elle a besoin de vitamines, je pense, et d'un vermifuge, sans aucun doute. Plus quelque chose contre les puces et les tiques. Sûrement un cachet qu'ils avalent avec leur repas. Et puis, il faudra la faire opérer. Stériliser. Mais sans doute pas avant deux ou trois mois.

– Oui. Si je la garde. »

Laurie ayant fini de manger, elle repartit vers le salon. En se dandinant de plus belle maintenant qu'elle avait le ventre plein. Lloyd trouvait qu'elle avait l'air un peu ivre.

« N'oublie pas d'aller la promener.

– Je sais. »

Toutes les trois-quatre heures d'après *Vous voilà avec un chiot à la maison !* C'était ridicule. Il n'avait aucune intention de se lever à deux heures du matin pour sortir son invitée indésirable.

Lire dans les pensées était une des autres spécialités de sa sœur.

« Tu te dis certainement que ça va être un calvaire de se lever en pleine nuit.

– Ça m'a traversé l'esprit, oui. »

Beth ignora cette remarque, comme elle seule en était capable.

Laurie

« Si tu souffres réellement d'insomnies depuis la mort de Marian, comme tu le dis, ça ne devrait pas être si pénible que ça.

– Merci d'être aussi compréhensive et attentionnée.

– Tu verras bien comment ça se passe, je ne dis rien d'autre. Accorde-lui une chance, à cette pauvre petite. » Après un silence, Beth ajouta : « Accorde-toi une chance à toi aussi par la même occasion. Tu m'inquiètes, Lloyd. J'ai travaillé dans une compagnie d'assurances pendant presque quarante ans, et je peux te dire que les hommes de ton âge ont beaucoup plus de risques de tomber malades après la mort de leur épouse. Et de mourir, évidemment. »

Cette fois, il ne dit rien.

« Alors ? demanda Beth.

– Alors quoi ? » répondit-il.

Il le savait bien.

« Tu vas lui donner une chance ? »

Beth réclamait un engagement auquel Lloyd se montrait réticent. Il regarda autour de lui, comme s'il cherchait l'inspiration, et découvrit une crotte – une unique petite saucisse – à l'endroit exact où

Laurie

il avait trouvé la flaque d'urine, à moins de vingt centimètres de l'alèse la plus proche.

« Maintenant qu'elle est là », répondit-il. Il ne pouvait pas faire mieux. « Sois prudente sur la route.

– Je ne dépasse jamais le 90. Tout le monde me double, certaines personnes me klaxonnent, mais quand je roule plus vite, je n'ai plus confiance dans mes réflexes. »

Après avoir dit au revoir à sa sœur, Lloyd alla rechercher des feuilles d'essuie-tout pour ramasser la saucisse. Laurie l'observait de ses yeux couleur d'ambre. Il la sortit de nouveau, mais elle ne fit rien. Vingt minutes plus tard, quand il eut fini de lire un autre article sur le dressage des chiots, il découvrit une deuxième flaque de pipi sur le seuil du salon.

À moins de vingt centimètres d'une alèse.

Il se pencha en avant, les mains sur les genoux, et sentit son dos lui adresser la mise en garde habituelle.

« Tu es en sursis, ma petite. »

Laurie le regarda.

Elle semblait l'étudier.

3.

Plus tard dans la journée – après deux autres petits oublis, dont un sur l'alèse placée près de la cuisine –, Lloyd attacha la minilaisse au collier et emmena Laurie se promener, la tenant au creux de son bras, comme un ballon de football américain. Il la déposa par terre et l'incita à avancer sur le chemin qui l'arrière du petit lotissement. Il menait à un canal peu profond qui, plus loin, passait sous le pont à bascule. Pour l'heure, la circulation automobile était arrêtée pour permettre au coûteux joujou de quelque M. Plein-Aux-As de gagner le large en passant d'Oscar's Bay au golfe du Mexique. La jeune chienne avançait avec son dandinement habituel, s'arrêtant de temps à autre pour renifler

Laurie

des touffes de mauvaises herbes qui, à ses yeux, devaient ressembler à une jungle impénétrable.

Une promenade de planches délabrée connue sous le nom de Chemin des dix kilomètres (pour une raison que Lloyd n'avait jamais comprise étant donné qu'il n'en faisait même pas deux) bordait le canal, et Lloyd aperçut son voisin d'à côté, arrêté entre deux panneaux : INTERDICTION DE DÉPOSER DES ORDURES et PÊCHE INTERDITE. Un peu plus loin, un troisième panneau indiquait autrefois ATTENTION AUX ALLIGATORS, mais le mot ALLIGATORS avait été recouvert à la bombe et remplacé par DÉMOCRATES.

Le spectacle de Don Pitcher appuyé sur sa canne en acajou très chic et remontant son bandage herniaire provoquait toujours chez Lloyd un frisson de satisfaction cruelle, discret mais indéniable. Cet homme était un véritable moulin à opinions politiques déplorables, doublé d'un charognard sans vergogne. Si une personne du quartier mourait, Don était le premier informé. Idem si quelqu'un rencontrait des difficultés financières. Lloyd avait des problèmes de

Laurie

dos, lui aussi ; ses yeux et ses oreilles n'étaient plus ce qu'ils avaient été, mais des années le séparaient encore de la canne et de la hernie. Du moins, il l'espérait.

« Regardez-moi ce bateau », dit Don lorsque Lloyd le rejoignit sur les planches. (Laurie, qui avait peut-être peur de l'eau, demeura en retrait à l'extrémité de sa laisse.) « Combien de pauvres on pourrait nourrir en Afrique avec ça, à votre avis ?

– Je ne pense pas que les gens qui meurent de faim pourraient manger un bateau, Don.

– Vous avez compris ce que... Hé, qu'est-ce que vous avez là ? Un chiot ? Il est adorable !

– C'est une chienne, précisa Lloyd. Je la garde pour rendre service à ma sœur.

– Hello, ma jolie. »

Don se pencha en avant, main tendue. Laurie recula et aboya, pour la première fois depuis que Beth l'avait apportée : deux jappements aigus, puis plus rien. Don se redressa.

« Pas très sympathique, hein ?

– Elle ne vous connaît pas.

– Elle chie partout ?

Laurie

– Ça peut aller », répondit Lloyd, et les deux hommes regardèrent passer le sloop motorisé.

Laurie, assise au bord des planches pleines d'esquilles, observait toujours Lloyd.

« Ma femme ne veut pas avoir de chien, dit Don. Elle dit que c'est juste bon à faire des saletés et des ennuis. J'en avais un quand j'étais gamin, un gentil colley. Il est tombé dans un puits. Le couvercle était tout pourri et il est passé à travers. Il a fallu le remonter avec un engin quelconque.

– Ah bon ?

– Oui. Alors, faites bien attention près de la route. Si jamais elle s'échappe, c'est fini. Regardez la taille de ce putain de bateau ! Dix contre un qu'il s'échoue. »

Le sloop ne s'échoua pas.

Pendant que le pont à bascule redescendait pour permettre à la circulation de reprendre, Lloyd se retourna vers la chienne et constata qu'elle dormait, couchée sur le côté. Il la prit dans ses bras. Elle ouvrit les yeux, lui lécha la main et se rendormit.

« Faut que j'aie fait cramer mon dîner, dit-il. Allez-y mollo, Don.

Laurie

– Vous aussi. Et surveillez bien ce chiot, ou sinon il va tout mâchonner chez vous.

– J'ai des jouets exprès. »

Don sourit, dévoilant une dentition irrégulière qui fit frissonner Lloyd

« Il préférera vos meubles. Vous verrez. »

4.

Alors qu'il regardait le journal télévisé ce soir-là, Laurie s'approcha de son fauteuil et émit les deux mêmes jappements aigus. Lloyd contempla ses yeux brillants, pesa le pour et le contre, puis la souleva de terre pour la poser sur ses genoux.

« Si tu fais pipi sur moi, je te tue. »

Elle ne fit pas pipi sur lui. Elle s'endormit, la truffe sous la queue. Lloyd la caressa distraitement en regardant les images d'une attaque terroriste en Belgique, filmées par un téléphone. Les infos terminées, il sortit Laurie, en la prenant à la manière d'un ballon. Après lui avoir mis sa laisse, il la promena jusqu'au bord d'Oscar Road, où elle s'accroupit pour faire ce qu'elle avait à faire.

« Très bonne idée, dit Lloyd. Continue comme ça. »

Laurie

À vingt et une heures, il tapissa le fond du parc d'une double épaisseur d'alèses – il s'aperçut qu'il devrait en acheter d'autres le lendemain, ainsi que de l'essuie-tout – et déposa la chienne à l'intérieur. Elle s'assit et l'observa. Quand il lui apporta de l'eau dans une tasse, elle en lapa un peu, puis s'allongea, en l'observant toujours.

Lloyd se déshabilla et, en caleçon et maillot de corps, il se coucha à son tour, sans prendre la peine de retirer le couvre-lit. Il savait d'expérience qu'il le retrouverait par terre au matin, victime de ses mouvements nocturnes. Mais ce soir-là, il s'endormit presque immédiatement et ne se réveilla qu'à deux heures du matin, alerté par de petits cris aigus.

Laurie avait passé sa truffe entre les barreaux du parc, tel un détenu placé au mitard. Plusieurs saucisses étaient éparpillées sur les alèses. Estimant qu'à cette heure-ci, il y aurait peu de passants, voire aucun, dans Oscar Road pour s'offusquer du spectacle d'un homme en caleçon et débardeur, Lloyd enfila ses pantoufles et transporta sa visiteuse (c'est ainsi qu'il considérait encore Laurie) dehors. Il la déposa dans l'al-

Laurie

lée de gravier. Elle se dandina un instant, renifla une fiente et fit pipi dessus. Lloyd lui répéta que c'était très bien. La chienne s'assit et regarda la route déserte. Lloyd leva les yeux vers le ciel. Il songea qu'il n'avait jamais vu autant d'étoiles, puis se ravisa. Pas dernièrement, voilà tout. Il essaya de se remémorer la dernière fois où il s'était trouvé dehors à deux heures du matin. En vain. Il contempla la Voie lactée, presque hypnotisé, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il s'endormait debout. Il ramena la chienne à l'intérieur.

Laurie l'observa en silence pendant qu'il changeait les alèses sur lesquelles elle avait déféqué, mais les gémissements reprurent dès qu'il la remit dans le parc. Il envisagea de la prendre avec lui dans son lit, mais c'était une très mauvaise idée, à en croire *Vous voilà avec un chiot à la maison!* L'auteure de l'article (une certaine Suzanne Morris, vétérinaire) l'affirmait catégoriquement : « Si vous vous engagez sur cette voie, vous aurez le plus grand mal à faire demi-tour. » En outre, l'idée de découvrir à son réveil une de ces petites saucisses marron à la place où avait dormi sa femme ne lui plaisait pas du

tout. Non seulement ce serait symboliquement irrespectueux, mais cela voudrait dire également changer les draps, une tâche qu'il détestait car il merdait à chaque fois.

Il entra dans la pièce que Marian appelait son antre. La plupart de ses affaires s'y trouvaient encore car en dépit des exhortations de sa sœur, Lloyd n'avait toujours pas eu le courage de faire le vide. En vérité, il évitait cette pièce depuis le décès de Marian. Le simple fait de regarder les photos fixées au mur était douloureux, surtout à deux heures du matin. Il songea qu'on avait le cuir moins épais à cette heure-là. Il ne commençait à s'endurcir que sur le coup de cinq heures, quand les premières lueurs du jour apparaissaient à l'est.

Marian n'avait jamais adopté l'iPod, mais le lecteur de CD portable qu'elle emportait à son cours de gym bihebdomadaire était encore sur l'étagère, au-dessus de sa petite collection de disques. Lloyd ouvrit le compartiment des piles et ne vit aucune trace de corrosion. Il fit glisser son index sur les CD, s'arrêta sur Hall et Oates, puis opta finalement pour *Greatest Hits*, de Joan

Laurie

Baez. Il l'inséra dans le lecteur et le CD se mit à tourner quand il referma le couvercle. Satisfait, il emporta l'appareil dans la chambre. Laurie cessa de geindre en le voyant. Lloyd appuya sur Play et Joan Baez se mit à chanter « The Night They Drove Old Dixie Down ». Il déposa le lecteur sur une des alèses pour chiots propres. La chienne le renifla, puis s'allongea à côté, sa truffe reposait presque sur l'étiquette Dymo : PROPRIÉTÉ DE MARIAN SUNDERLAND.

« Est-ce que ça va marcher ? demanda Lloyd à voix haute. J'espère, nom de Dieu. »

Il retourna se coucher, sur le ventre, et glissa les mains sous l'oreiller, au frais. Il écouta la musique. Quand Baez attaqua « Forever Young », il se lamenta un peu. C'était tellement prévisible. Vous parlez d'un cliché. Puis il s'endormit.

5.

Septembre céda la place à octobre, le meilleur mois de l'année dans le nord de l'État de New York, où Marian et lui avaient vécu jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite et, de l'avis de Lloyd, le meilleur mois ici aussi, sur la côte ouest de la Floride. Les grosses chaleurs étaient passées, mais les journées restaient douces, et les nuits froides de janvier et février attendraient le prochain calendrier. Comme la plupart des oiseaux migrateurs¹. Au lieu de se soulever et de s'abaisser cinquante fois par jour, le pont à bascule d'Oscar Bay ne bloquait la circulation

1. Surnom donné aux personnes qui vont du nord au sud en hiver.

Laurie

que dix à vingt fois par jour. Et il y avait beaucoup moins de circulation à bloquer.

Le restaurant de poissons de Cayman Key, le Fish House, réouvrit après sa fermeture annuelle de trois mois, et les chiens y étaient admis, dans ce qu'on appelait le Patio des chiots. Lloyd y emmenait souvent Laurie. Tous les deux déambulaient sur le Chemin de dix kilomètres, le long du canal. Il soulevait la chienne dans ses bras pour franchir les endroits où les planches étaient envahies par les carex, alors qu'elle trottinait aisément sous les branches du palmier nain à travers lesquelles Lloyd devait se frayer un chemin, tête baissée, bras en avant, craignant toujours qu'un rat palmiste dégringole dans ses cheveux, bien que cela ne lui soit jamais arrivé. Quand ils atteignaient le restaurant, Laurie s'asseyait sagement à ses pieds, au soleil, et parfois, elle était récompensée de sa bonne conduite par une frite provenant du panier de *fish and chips* de Lloyd. Toutes les serveuses se pâmaient devant la chienne et se baissaient pour caresser son poil gris.

Bernadette, l'hôtesse d'accueil, était particulièrement éprise de Laurie. « Oh, cette tête », disait-

Laurie

elle, comme si cela expliquait tout. Elle s'accroupissait à côté d'elle, offrant ainsi à Lloyd une vue imprenable, et toujours appréciée, sur son décolleté. « Oooh, cette tête ! »

Laurie acceptait ces marques d'attention, sans toutefois donner l'impression de les rechercher. Elle restait assise et jetait un regard à sa nouvelle admiratrice avant de reporter son attention sur Lloyd. Une attention peut-être due aux frites, mais pas uniquement. Elle l'observait avec la même intensité quand il regardait la télé. Jusqu'à ce qu'elle s'endorme, s'entend.

Elle fut propre très vite et, en dépit des prédictions de Don, elle ne grignota pas les meubles. En revanche, elle s'acharnait sur ses jouets, qui passèrent de trois à six, puis à douze. Lloyd dénicha une vieille caisse pour les ranger. Le matin, Laurie se dirigeait vers la caisse, posait ses pattes avant sur le bord et en examinait le contenu, comme un client au supermarché devant un étalage. Finalement, elle en choisissait un, l'emportait dans un coin et le mâchonnait jusqu'à ce qu'elle s'en lasse. Elle retournait alors vers la caisse pour en choisir un autre. À la fin

Laurie

de la journée, les jouets étaient éparpillés dans la chambre, le salon et la cuisine. La dernière tâche de Lloyd, avant de se coucher, consistait à les rassembler pour les ranger dans la caisse. Non pas à cause du bazar, mais parce que la chienne semblait prendre un immense plaisir à contempler son butin chaque matin.

Beth lui téléphonait souvent, pour savoir ce qu'il avait mangé, lui rappeler les anniversaires de vieux amis et de vieux parents, pour l'informer qui avait passé l'arme à gauche. Et elle concluait toujours en lui demandant si Laurie était encore en période d'essai. Oui, répondait Lloyd. Jusqu'à un jour de la mi-octobre. Ils revenaient du Fish House et la chienne dormait sur le dos, au milieu du salon, les pattes écartées en direction des quatre points cardinaux. Le souffle de la climatisation ébouriffait les poils de son ventre, et Lloyd se rendit compte qu'elle était belle. Ce n'était pas une vision sentimentale, mais une réalité de la nature. Il ressentait la même chose en regardant les étoiles quand il la sortait pour son dernier pipi du soir.

« Non, dit-il ce jour-là. Je crois qu'on a passé le

stade de la période d'essai. Par contre, si elle me survit, Bethie, tu devras la récupérer – au diable les allergies de Jim – ou lui trouver un bon foyer.

– Reçu cinq sur cinq, Rubber Duck¹. » C'était un surnom qu'elle avait entendu dans une chanson de routier des années 1970 et gardé en tête. Encore une chose que Lloyd trouvait à la fois charmante et exaspérante chez Beth. « Je suis ravie que ça marche entre vous. » Elle baissa la voix pour ajouter : « À dire vrai, je n'y croyais pas.

– Pourquoi tu me l'as amenée alors ?

– J'ai tenté le coup. Je savais que tu avais besoin d'une occupation plus prenante qu'un poisson rouge. Elle sait aboyer ?

– Ça ressemble plutôt à un jappement. Elle le fait avec le facteur ou les livreurs de chez UPS, ou quand Don vient boire une bière. Juste deux petits *yack yack*, c'est tout. Quand est-ce que tu reviens dans la région ?

– C'est moi qui suis venue la dernière fois. À ton tour.

1. Canard en plastique.

Laurie

– Il faudra que j’emmène Laurie. Pas question de la laisser à Don et Evelyn Pitcher.»

En regardant la chienne, il comprit que jamais il ne pourrait la confier à quiconque. Un simple saut au supermarché l’inquiétait, et en rentrant, il était soulagé de voir qu’elle l’attendait à la porte.

« Amène-la, dans ce cas. Ça me fera plaisir de voir comme elle a grandi.

– Et les allergies de Jim ?

– Au diable ses allergies », répondit Beth, et elle raccrocha en riant.

6.

Après s'être pâmée devant Laurie, qui, hormis un arrêt pour soulager sa vessie, avait dormi à l'arrière de la voiture durant tout le trajet jusqu'à Boca, Beth retrouva ses responsabilités de grande sœur. Bien qu'elle soit capable de le harceler sur de nombreux sujets (elle était virtuose en la matière), sa principale préoccupation, cette fois-ci, concernait le Dr Albright, que Lloyd devait absolument consulter pour faire un check-up qui n'avait que trop tardé.

« Même si, je dois l'avouer, dit-elle, tu sembles plutôt en forme. Tu as même l'air bronzé. À moins que tu fasses une jaunisse.

– Toujours réconfortante, Bethie. C'est grâce au soleil, tout simplement. Je promène Laurie trois fois par jour. Sur la plage quand on se lève,

Laurie

jusqu'au Fish House pour déjeuner en suivant le canal et retour sur la plage le soir. Pour admirer le coucher de soleil. Elle s'en fiche, les chiens n'ont aucun sens esthétique, mais moi, ça me plaît.

– Tu la promènes sur les planches au bord du canal ? Bon sang, Lloyd, elles tombent en ruine. Un jour, elles vont s'écrouler et tu vas tomber dans le canal, avec cette petite princesse. »

Elle frotta la tête de Laurie. La chienne ferma à moitié les yeux et sembla sourire.

« Cette promenade est là depuis quarante ans au moins. Je parie qu'elle me survivra.

– Tu as pris rendez-vous chez le médecin ?

– Non, mais je vais le faire. »

Elle lui tendit le téléphone.

« Vas-y. Je te regarde. »

Lloyd vit dans le regard de sa sœur qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il la prenne au mot, c'est pourquoi il le fit. Mais ce n'était pas la seule raison. Depuis quelques années, il craignait d'aller chez le médecin, il redoutait (probablement conditionné par un abus de séries télé) le moment où le celui-ci poserait sur lui un regard grave et dirait : « J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. »

Laurie

Mais maintenant, il se sentait bien. Certes, ses jambes étaient ankylosées le matin quand il se levait, sans doute d'avoir trop marché la veille, et son dos craquait plus que jamais, mais quand il faisait le bilan, il ne trouvait rien d'inquiétant. Il savait que des saloperies pouvaient se développer pendant un certain temps dans le corps d'un vieil homme sans se faire remarquer; elles avançaient en rampant jusqu'au moment de passer à l'attaque, mais aucune n'avait progressé au point de provoquer des symptômes : pas de sang dans les selles ni dans les crachats, pas de douleurs abdominales, pas de difficulté à déglutir, pas de sensation de brûlure en urinant. Il songea qu'il était beaucoup plus facile d'aller chez le médecin quand votre corps vous disait que vous n'aviez aucune raison d'y aller.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ? » demanda Beth, soupçonneuse.

« Rien. Passe-moi le téléphone. »

Il tendit la main vers l'appareil. Elle refusa de le lui donner.

« Si tu veux vraiment l'appeler, prends le tien. »

7.

Quinze jours après son check-up, le Dr Albright demanda à Lloyd de revenir le voir pour les résultats. Ils étaient bons.

« Votre poids se situe dans la bonne moyenne, votre tension est parfaite, idem pour vos réflexes. Votre taux de cholestérol a baissé par rapport à la dernière fois où vous avez bien voulu nous confier un peu de sang...

– Oui, je sais, ça remonte à loin. Trop loin probablement.

– Vous pouvez enlever le “probablement”. Quoi qu’il en soit, inutile de vous prescrire des lipides pour l’instant. Vous pouvez considérer cela comme une victoire. La moitié de mes patients en prennent à votre âge.

Laurie

– Je marche beaucoup. Ma sœur m'a offert un chien. Un chiot.

– Les chiots, c'est ce que Dieu a trouvé de mieux comme entraînement physique. Comment ça va, à part ça ? Vous tenez le coup ? »

Le Dr Albright n'avait pas besoin d'être plus précis. Marian avait été sa patiente, elle aussi, une patiente beaucoup plus sérieuse que son mari en ce qui concernait les check-ups bisannuels (Marian était une femme très prévoyante dans tous les domaines), mais la tumeur qui l'avait d'abord dépouillée de son intelligence, avant de la tuer, dépassait sa capacité d'anticipation. Elle avait éclos trop profondément en elle. Un glioblastome, se disait Lloyd, c'était ce que Dieu avait trouvé de mieux comme équivalent d'une balle dans la tête.

« Plutôt bien, répondit-il. Je dors mieux. Généralement, je me couche fatigué, ça aide.

– À cause du chien ?

– Oui. Essentiellement.

– Vous devriez appeler votre sœur pour la remercier. »

Lloyd trouva que c'était une bonne idée. Il

Laurie

appela Beth le soir même afin de lui dire merci. Pas de quoi, c'était un plaisir, dit-elle. Lloyd emmena Laurie se promener sur la plage. Il contempla le coucher de soleil. La chienne dénicha un poisson mort, sur lequel elle se soulagea. Ils rentrèrent à la maison, satisfaits l'un et l'autre.

8.

Le 6 décembre de cette année-là débuta normalement, par une promenade sur la plage, suivie du petit déjeuner : croquettes pour Laurie, œufs brouillés et toast pour Lloyd. Rien ne permettait de deviner que Dieu avait armé son .45.

Après avoir regardé la première heure de *Today*, Lloyd se rendit dans l'antre de Marian. Il avait dégoté un petit boulot de comptable pour le Fish House et un concessionnaire automobile de Sarasota. Une activité sans stress ni pression et, bien qu'il ne soit pas dans le besoin, c'était chouette de recommencer à travailler. En outre, il s'aperçut qu'il préférait le bureau de Marian au sien. Il aimait bien sa musique également. Depuis

Laurie

toujours. Il se disait que sa femme aurait été heureuse de savoir que son espace était utilisé.

Assise par terre à côté de la chaise, Laurie mâchonna son lapin en caoutchouc d'un air songeur, avant de faire un somme. À dix heures trente, Lloyd sauvegarda son travail sur l'ordinateur et se leva.

« C'est l'heure du casse-croûte, ma belle. »

La chienne le suivit dans la cuisine et accepta un bâtonnet de viande séchée. Lloyd accompagna son verre de lait de deux biscuits faits maison provenant d'un colis envoyé par Beth. Ils étaient brûlés dessous (les cookies de Noël brûlés étaient une autre spécialité de sa sœur), mais mangeables.

Il lut un peu – il s'était attaqué à l'*œuvre* imposante de John Sanford –, avant d'être réveillé par un tintement familier. Laurie s'était postée devant la porte d'entrée et elle donnait des coups de truffe dans la laisse suspendue à la poignée. Lloyd consulta sa montre : midi moins le quart.

« Bon, d'accord. »

Il accrocha la laisse au collier, tapota sa poche gauche de veste pour s'assurer qu'il avait son porte-

Laurie

feuille et suivit Laurie dans la lumière éclatante de la mi-journée. Alors qu'ils empruntaient le chemin, il constata que Don avait sorti son horrible collection de décorations de Noël en plastique : une Nativité (sacrée), un gros Père Noël (profane) et un ensemble de nains de jardin maquillés pour ressembler à des elfes (du moins, c'était le but recherché, devinait Lloyd). Bientôt, Don risquerait sa vie en grimpant sur une échelle pour suspendre des guirlandes clignotantes qui donneraient à la maison des Pitcher l'aspect du plus petit casino flottant au monde. Les années précédentes, les décorations de Don avaient rempli Lloyd de tristesse, mais ce jour-là, il eut envie de rire. Il fallait reconnaître un certain mérite à ce vieux salopard. Il avait de l'arthrite, des problèmes de vue et de dos, et malgré cela, il ne renonçait pas. Pour Don, c'était fêter Noël, ou mourir.

Evelyn sortit sur la terrasse en bois derrière la maison. Mal fagotée dans un peignoir rose, elle avait une sorte de crème jaunâtre sur les joues et les cheveux en bataille. Don avait confié à Lloyd que son épouse commençait à perdre un peu la boule, et aujourd'hui, c'était visible.

Laurie

« Vous l'avez vu ? » lança-t-elle.

Laurie leva la tête et la salua de son *yark, yark* caractéristique.

« Qui ça ? Don ? »

– Non, John Wayne ! Don, évidemment ! Qui d'autre ? »

– Non.

– Si vous le voyez, dites-lui d'arrêter de glander et de finir d'installer ces foutues décorations. Les guirlandes pendouillent et les rois Mages sont encore dans le garage ! Ce bonhomme est cinglé ! »

Dans ce cas, vous faites la paire, pensa Lloyd.

« Si je le croise, je lui ferai la commission. »

Evelyne se pencha par-dessus la rambarde, dangereusement.

« Vous en avez, un beau chien ! Comment il s'appelle déjà ? »

– Laurie, répondit Lloyd, pour la énième fois.

– Oh, une chienne, une chienne, une chienne ! s'exclama Evelyn avec une ferveur shakespearienne ponctuée par un gloussement. Je serai bien contente quand Noël sera passé, vous pouvez lui dire ça aussi ! »

Laurie

Elle se redressa (au grand soulagement de Lloyd : il craignait de ne pas pouvoir la retenir si elle basculait dans le vide) et rentra dans la maison. Laurie se releva et trotta jusqu'à la promenade, la truffe dressée en direction des odeurs de friture qui s'échappaient du Fish House. Lloyd la suivait, salivant déjà à l'idée d'un pavé de saumon grillé sur du riz. Les aliments frits ne lui réussissaient plus très bien.

Le canal serpentait et la promenade suivait ses méandres, paresseusement, accrochée à la rive envahie par la végétation. Ici et là, il manquait une planche. Laurie s'arrêta pour regarder un pélican plonger dans l'eau et en ressortir avec un poisson qui s'agitait dans son grand bec, et ils repartirent. Elle effectua un nouvel arrêt devant une touffe de carex qui poussait entre deux planches gauchies. Lloyd l'aida à franchir l'obstacle en la soulevant sous le ventre (elle était trop grande maintenant pour la prise ballon). Un peu plus loin, juste avant le prochain tournant, un palmier nain avait empiété sur la promenade, formant une arche basse. Laurie était suffisamment petite pour passer dessous, pourtant elle s'arrêta encore

Laurie

une fois afin de renifler une odeur. Lloyd la rejoignit et se pencha, curieux de voir ce qu'elle avait trouvé. C'était la canne de Don. Bien que taillée dans un solide morceau d'acajou, elle était à moitié fendue dans la longueur, en partant de l'embout en caoutchouc.

Lloyd la ramassa et examina les trois ou quatre gouttes de sang qui tachetaient le bois.

« Mauvais signe. Je crois qu'on ferait mieux de... »

Laurie s'élança brusquement, lui arrachant la laisse des mains. Elle disparut sous l'arche de verdure. La poignée de la laisse virevoltait bruyamment dans son sillage. Elle se mit à aboyer. Pas son double jappement habituel, mais une salve de sons plus rauques dont Lloyd l'aurait crue incapable. Inquiet, il se faufila sous les palmes, en se servant de la canne pour les repousser. Les branches revenaient lui égratigner les joues et le front. Certaines feuilles s'ornaient de gouttes et même de traînées de sang. Il y en avait également sur les planches.

De l'autre côté du palmier nain, Laurie campait sur ses quatre pattes, le dos arqué, la

Laurie

truffe au ras du sol. Elle aboyait après un alligator. Un animal adulte d'au moins trois mètres de long, à la peau d'un vert terne taché de noir. Ses yeux sans éclat regardaient la chienne. Il était vautré sur le corps de Don Pitcher et sa gueule recourbée reposait sur le cou brûlé par le soleil du vieil homme, alors que ses courtes pattes écailleuses enserraient les épaules décharnées dans un geste possessif. C'était le premier alligator que voyait Lloyd depuis une excursion au Jungle Garden à Sarasota avec Marian, il y avait bien longtemps.

La partie supérieure de la tête de Don avait quasiment disparu. On distinguait des éclats d'os au milieu de ce qui restait des cheveux. Sur la joue, du sang commençait à sécher, constellé d'une sorte de gruau d'avoine. Lloyd comprit que ce qu'il contemplait, c'était de la bouillie de cervelle. Se dire que Don réfléchissait encore avec cette matière grise quelques minutes plus tôt rendait l'univers complètement absurde.

L'extrémité de la laisse de Laurie était tombée dans le canal. La chienne continuait à aboyer. L'alligator l'observait, sans bouger. Il avait l'air particulièrement idiot.

Laurie

« Tais-toi, Laurie ! Ferme-la ! »

Lloyd pensa à Evelyn Pitcher, postée sur sa terrasse telle une actrice à l'avant-scène, déclamant : *Oh, une chienne, une chienne !*

Laurie cessa d'aboyer, pour émettre un grognement rauque venu du fond de sa gorge. Elle semblait avoir doublé de volume car son poil gris se hérissait, pas uniquement dans le cou mais sur tout le corps. Lloyd posa un genou à terre, le regard fixé sur l'alligator, et plongea la main gauche dans le canal pour chercher la laisse à tâtons. L'ayant enfin trouvée, il la sortit de l'eau d'un coup sec, saisit la poignée et se releva, toujours sans quitter des yeux la créature vert et noir couchée sur le cadavre de Don. Il tira sur la laisse. Tout d'abord, il eut l'impression de vouloir arracher un piquet planté dans le sol – Laurie refusant de bouger -, mais finalement, elle revint vers lui. À ce moment-là, l'alligator frappa la surface du canal d'un violent coup de queue qui produisit un claquement sec, projeta une gerbe d'eau et fit trembler les planches. Laurie tressaillit et sauta sur les baskets de son maître.

Lloyd se baissa pour la prendre dans ses bras,

sans jamais perdre de vue le reptile. Le corps de la chienne vibrat, comme parcouru d'un courant électrique. Ses yeux écarquillés laissaient voir le blanc autour des iris. Abasourdi par le spectacle de l'alligator chevauchant le cadavre de son voisin, Lloyd n'avait pas eu le temps d'avoir peur, et quand il put de nouveau éprouver quelque chose ce fut une sorte de fureur protectrice. Il détacha la laisse du collier et la laissa tomber par terre.

« Rentre à la maison. Tu entends ? Rentre à la maison. J'arrive tout de suite. »

Penché en avant, il observait l'alligator (qui l'observait également). Très souvent, il avait porté Laurie comme un ballon quand elle était plus petite. Aujourd'hui, il la lança de la même manière, à deux mains, entre ses jambes, sous l'arche du palmier nain.

Il n'eut pas le temps de voir si elle obéissait. L'alligator fonçait vers lui. Avec une rapidité stupéfiante, totalement inattendue, il projeta le corps de Don à un mètre derrière lui en poussant sur ses épaisses pattes arrière. Gueule ouverte, il dévoila des dents semblables à une palissade cras-

Laurie

seuse. Lloyd aperçut sur sa langue craquelée, rose et noir, des lambeaux de la chemise de Don.

Il frappa l'animal en exécutant un swing de golfeur. La canne l'atteignit à la tête, sous un des yeux inexpressifs, et se brisa net, à l'endroit où l'acajou était déjà fendu. Le morceau de bois tournoya dans les airs et retomba dans l'eau. L'alligator se figea un instant, comme surpris, avant d'avancer de nouveau. Lloyd entendait le raclement de ses griffes. Sa mâchoire inférieure glissait sur les planches, arrachant des échardes grises.

Lloyd ne réfléchissait plus. Une partie de son être, profondément enfouie, prit le dessus. Utilisant à la manière d'un poignard ce qui restait de la canne de Don, il en planta l'extrémité déchiquetée dans la chair blanchâtre sur le côté de la tête du reptile. Tenant la poignée à deux mains, il se pencha en avant et appuya de tout son poids, de toutes ses forces. L'alligator battit en retraite, latéralement. Avant qu'il puisse se ressaisir, des craquements se succédèrent, coup sur coup, semblables aux détonations d'un pistolet de starter. Une partie de la vieille promenade s'effondra, entraînant le haut du corps de

Laurie

l'alligator dans le canal. La queue suivit, frappant les planches déformées et faisant sursauter le corps de Don. L'eau bouillonna. Déséquilibré, Lloyd parvint à reculer malgré tout, juste au moment où réapparaissait la tête de l'alligator. Il faisait claquer ses dents. Lloyd frappa de nouveau avec la canne, sans viser. Cette fois, le bout de bois brisé s'enfonça dans l'œil. L'animal se rejeta en arrière et si Lloyd n'avait pas lâché la poignée de la canne, il aurait été entraîné dans l'eau.

Il fit demi-tour et décampa en se faufilant sous le palmier nain, les bras tendus devant lui, s'attendant à chaque instant à se faire happer par derrière ou projeter vers l'avant, tandis que l'alligator nageait sous les planches, se hissait sur le fond boueux et s'élançait à sa poursuite en labourant le sol. Lloyd ressortit de l'autre côté des frondaisons, maculé du sang de Don et du sien, provenant d'une dizaine d'égratignures.

Laurie n'était pas rentrée à la maison. Elle se tenait à trois ou quatre mètres de là et, en voyant Lloyd, elle se précipita à sa rencontre, se ramassa sur son arrière-train et bondit. Lloyd la saisit au

Laurie

vol (comme un ballon, véritablement) et se remit à courir, sans même s'apercevoir que Laurie gigotait dans ses bras, gémissait et couvrait son visage de grands coups de langue. Mais plus tard, cette image lui reviendrait en mémoire.

De retour sur le chemin, il se retourna et s'attendit à voir l'alligator foncer derrière eux sur la promenade, déployant sa vitesse inquiétante, inattendue. Lloyd eut le temps d'atteindre le milieu de l'allée qui menait chez lui avant que ses jambes se déroberent, l'obligeant à s'asseoir. Secoué de sanglots et tremblant de tous ses membres, il ne cessait de jeter des coups d'œil en arrière pour guetter l'alligator. Laurie continuait à lui lécher le visage, mais elle tremblait moins violemment. Quand Lloyd se sentit capable de marcher, il la porta jusqu'à la maison. Deux fois, il dut s'arrêter, pris de vertige.

Evelyn ressortit sur sa terrasse au moment où il se traînait jusqu'à la porte de derrière.

« Vous savez que si vous portez un chien comme ça, ensuite il vous le réclamera tout le temps. Alors, vous avez croisé Don ? Il faut qu'il finisse d'installer les décorations de Noël. »

Laurie

Ne voyait-elle pas le sang ? se demandait Lloyd.
Ou ne voulait-elle pas le voir ?

« Il y a eu un accident.

– Quel genre d'accident ? Quelqu'un a encore
percuté ce foutu pont ?

– Rentrez chez vous. »

Lui-même rentra chez lui, sans attendre de
voir si Evelyn obtempérait. Il donna un bol d'eau
fraîche à Laurie. Et pendant qu'elle lapait avec
enthousiasme, il appela la police.

9.

La police avait dû se rendre chez les Pitcher aussitôt après avoir récupéré le corps de Don car Lloyd entendit les hurlements d'Evelyn. Sans doute ne durèrent-ils pas longtemps, mais ils lui parurent interminables. Devait-il y aller pour tenter de la réconforter ? Il n'en avait pas la force. Il ne se souvenait pas d'avoir été aussi fatigué, même après un entraînement de football au lycée, par un après-midi caniculaire du mois d'août. Il n'aspirait qu'à une seule chose : s'asseoir dans son fauteuil avec Laurie sur les genoux. La chienne s'était endormie, roulée en boule.

La police vint interroger Lloyd. Il avait eu énormément de chance, lui dirent-ils.

«Chance mise à part, vous avez fait preuve

Laurie

d'une sacrée présence d'esprit, ajouta l'un d'eux. En utilisant la canne de M. Pitcher de cette façon.

– N'empêche, dit Lloyd, il m'aurait quand même eu si une partie de la promenade ne s'était pas écroulée sous son poids. »

Sans doute l'alligator aurait-il eu Laurie également. Car elle n'avait pas voulu rentrer à la maison. Elle avait attendu.

Ce soir-là, il la prit dans son lit. Elle dormit du côté de Marian. Lui-même dormit peu. Chaque fois qu'il commençait à sombrer, il revoyait l'image de l'alligator vautré sur le cadavre de Don, dans cette position possessive, grotesque. Avec ses yeux noirs et morts. Donnant l'impression de sourire. La vitesse stupéfiante avec laquelle il avait foncé sur lui. Alors il caressait la chienne endormie à côté de lui.

Beth fit le trajet depuis Boca dès le lendemain. Elle réprimanda son frère, mais seulement après l'avoir serré dans ses bras et embrassé à plusieurs reprises. Et Lloyd ne put s'empêcher de repenser à la façon dont Laurie lui avait léché le visage, frénétiquement, quand il était ressorti de sous le palmier nain.

Laurie

«Je t'aime, espèce de vieil emmerdeur, dit Beth. Dieu soit loué, tu es vivant.»

Elle prit Laurie dans ses bras et l'étreignit elle aussi. Laurie se laissa faire, patiemment, mais dès que Beth la reposa, elle fonça chercher son lapin en caoutchouc. Elle l'emporta dans un coin, où elle le fit couiner inlassablement. Lloyd se demanda si elle s'imaginait en train de déchiqueter l'alligator, puis il se traita d'idiot. Il ne fallait pas faire des animaux ce qu'ils n'étaient pas. Ça, il ne l'avait pas lu dans *Vous voilà avec un chiot la maison !* Cela faisait partie des choses qu'on découvrait par soi-même.

10.

Le lendemain de la visite de Beth, un membre de l'Office des eaux et forêts rendit visite à Lloyd. Ils s'installèrent dans la cuisine et l'homme, nommé Gibson, accepta un verre de thé glacé. Laurie prit plaisir à renifler ses bottes et ses revers de pantalon, avant de se coucher en boule sous la table.

« On a capturé l'alligator, annonça Gibson. Vous avez de la chance d'être en vie, monsieur Sunderland. C'était une sacrée bête.

– Je sais. Vous l'avez euthanasié ?

– Pas encore. Il y a un débat à ce sujet. Quand il a attaqué M. Pitcher, c'était pour protéger une couvée.

– Des œufs ?

Laurie

– Exactement. »

Lloyd appela Laurie. Qui obéit. Il la prit dans ses bras pour la caresser.

« Depuis quand ce monstre était-il caché là ? Dire que j'ai emprunté cette fichue promenade presque tous les jours avec mon chien jusqu'au Fish House.

– La période d'incubation est de soixante-cinq jours.

– Et il était là pendant tout ce temps ? »

Gibson hocha la tête.

« Quasiment, oui. Dans les hautes herbes.

– Et il nous regardait passer ?

– Vous et toutes les personnes qui empruntaient ce chemin. M. Pitcher a dû faire sans le vouloir quelque chose qui a éveillé... » Gibson haussa les épaules. « Non pas son instinct maternel, on ne peut pas dire ça, mais ces animaux sont programmés pour protéger leur nid.

– Il a sans doute agité sa canne dans sa direction, dit Lloyd. C'était un tic chez lui. Peut-être même qu'il l'a frappé. Ou bien il a tapé sur le nid. »

Gibson finit son thé glacé et se leva.

Laurie

« Je voulais juste vous tenir informé.

– Merci.

– De rien. C'est une jolie petite chienne que vous avez. Un mélange border collie et quoi d'autre ?

– Mudi.

– Ah, oui. Maintenant que vous le dites. Et elle était avec vous ce jour-là ?

– Elle marchait devant. C'est elle qui a vu l'alligator en premier.

– Elle a de la chance d'être encore en vie, elle aussi.

– Oui. »

Lloyd caressait Laurie, qui levait vers lui ses yeux ambrés. Il se demandait, comme souvent, ce qu'elle voyait dans ce visage penché au-dessus d'elle. À l'instar des étoiles qu'il admirait la nuit, c'était un mystère.

Gibson le remercia pour le thé glacé et s'en alla. Lloyd resta assis un instant, la main enfouie dans cette fourrure grise. Finalement, il reposa la chienne pour qu'elle vaque à ses occupations, pendant qu'il vaquait aux siennes. C'était la vie, et il fallait la vivre, on n'avait pas le choix.

À la mémoire de Vixen

Table

Chapitre 1	7
Chapitre 2	19
Chapitre 3	25
Chapitre 4	31
Chapitre 5	37
Chapitre 6	43
Chapitre 7	47
Chapitre 8	51
Chapitre 9	65
Chapitre 10	69